

Le Bénon



N° 79 – JANVIER 2013

ACTUALITÉS DE LA SALEVIENNE

Agenda

Samedi 26 janvier à 14 h 30, salle des fêtes du Châble-Beaumont : **La grotte des Crânes** par André et Agnès Collin.

Samedi 9 février à 14 h 30, au Château des Avenières, Christain Regat évoquera **l'ésotérisme du château des Avenières et d'Assan Dina** (sur inscription uniquement. Nombre de places limité).

Samedi 23 février à 14 h 30, salle du Fer à Cheval à Collonges-sous-Salève : **Regards sur l'œuvre de Marcel Griaule**, Collongeois et ethnologue de réputation mondiale, par Luc Franzoni.

Cotisation 2013

Elle a été portée à **35 €** (ou 42 CHF) pour 2013 par notre Assemblée générale. **Merci de la renouveler au plus tôt.** (Bulletin d'adhésion ci-joint à renvoyer dans les meilleurs délais pour

éviter une surcharge de travail administratif à notre dévouée secrétaire Nadine). Merci d'avance de votre fidélité.

Numérisation des publications de La Salévienne

Lors du congrès de l'Union des sociétés savantes en septembre La Salévienne, de même que la plupart des sociétés d'histoire de Savoie, a signé un partenariat avec la Bibliothèque nationale pour numériser une partie de ses publications (les plus anciennes) mais également des ouvrages de la bibliothèque. Cette numérisation sera une ouverture sur le monde pour nos publications, car elles apparaîtront sous le site Gallica de la Bibliothèque nationale, mais encore sous le CASSS et sur notre site internet. Elles seront accessibles depuis chaque ordinateur. Pour respecter à la fois la loi et nos auteurs, chaque personne qui a publié dans nos ouvrages (monographie, Bénon, et Échos saléviens) peut s'opposer à cette parution sur

internet en renvoyant la feuille jointe au Bénon. Pour les personnes concernées voir feuille jointe.

Appel à bénévoles

Pour préparer la numérisation d'ouvrages de notre bibliothèque savoisienne, notre association a besoin d'un bénévole pour faire les préparations nécessaires à l'envoi des ouvrages à la Bibliothèque Nationale (BN). Un cahier des charges très précis a été réalisé par Jean-Louis Sartre afin de guider les opérations : repérage des ouvrages dans Gallica (site de la BN) et dans le CASSS (site des sociétés d'histoire de Savoie), préparation de fiches pour chaque ouvrage, préparation de l'envoi. Le travail pourra se faire à domicile. Il nécessite une connexion internet.

Inventaire du patrimoine de Saint-Julien

À la demande de la municipalité de Saint-Julien et sous l'égide de Paysalp, l'inventaire du patrimoine de la commune de Saint-Julien a débuté. La Salévienne fournit plus des deux tiers des volontaires. La collecte va bon train notamment sous l'impulsion de Jean-Luc Daval. Une équipe s'est formée pour réaliser des interviews auprès des anciens douaniers, agriculteurs, contrebandiers (s'ils veulent bien se dévoiler), etc. De plus amples informations seront données dans un prochain Bénon. Pour toute information utile, contact : J. -L. Daval 04 50 49 57 36.

Les Saléviens de Paris

Conférence : « **À propos de la toponymie de Bessans, village de Haute Maurienne** ».

Le 17 novembre les Saléviens de Paris se rencontraient pour leur traditionnelle réunion semestrielle qui enregistrait un record de participation grâce aux 23 Hauts-Savoyards, passionnés d'histoire et d'ethnologie alpine, ayant répondu à l'invitation.

Après les présentations et un sympathique déjeuner partagé, Alain Filliol a présenté avec brio le village de Bessans dans l'univers particulier de la Haute Maurienne, sa géographie de haute altitude, son histoire et sa culture, jusqu'à son évolution actuelle, en un exposé riche et passionnant.

Annie Chazal a ensuite poursuivi en relatant l'aventure au long cours de son travail relatif à la toponymie, il serait plus juste de parler de microtoponymie, à propos du même village de Bessans, tant les noms de lieux y abondent. Une

aventure qui s'est structurée au fil du temps avec la participation de nombreux habitants, une recherche sur le terrain, des échanges sur photos et plan photos, une méthodologie rigoureuse et la reconnaissance des termes patois, l'intérêt porté à des thèmes transversaux incontournables. Ainsi 1 200 toponymes ont été recensés, assortis d'une recherche de sens et porteurs d'une mémoire collective encore vivace. Il en est résulté une connaissance plus approfondie du territoire et un livre publié en 2002 et réédité cette année par l'association Bessans Jadis et Aujourd'hui.*

L'après-midi s'est poursuivi par des échanges vifs et passionnés et conclu avec quelques dédicaces des livres d'Annie.

* Bessans Jadis et Aujourd'hui

www.bessans-jadis.fr

contact@bessans-jadis.fr

Minutiers du notaire Devigny

Il y a quelques années, La Salévienne avait acheté deux minutiers de notaire que nous avons remis aux archives départementales de Haute-Savoie. Celles-ci les ont numérisés. Un DV est disponible aux archives départementales, un autre aux archives d'État de Genève. Le troisième est consultable à la bibliothèque de La Salévienne. M. Devoucoux vient d'en faire un inventaire maintenant disponible sur le site de La Salévienne à l'adresse suivante :

<http://www.la-salévienne.org/memoires/Inventaire%20des%20minutes%20de%20Me%20Pierre%20de%20Vigny.pdf> ou plus simplement sur le site dans la rubrique « Histoires inédites ».

Les actes concernent surtout les communes de Veigy-Foncenex, Saint-Cergues, Ville-la-Grand ainsi que les communes suisses limitrophes : Hermance, Gy, Jussy, Cholex, Meinier, Corsier pour les années 1652-1653 et 1660 à 1662.

Notre patrimoine iconographique

La Salévienne s'est attachée à collecter cartes postales, photographies, tout témoignage visuel, et ce patrimoine iconographique s'enrichit constamment grâce à l'intérêt fervent qu'y portent certains de nos adhérents.

La rubrique « cartes postales » de notre site web, mise régulièrement à jour par Gérard Lepère, notre webmaster, lui-même collectionneur passionné, vaut une visite. Non

seulement pour les clichés qui y sont régulièrement publiés mais encore pour ses recherches qui s'attachent à faire parler ces documents. Le site vient d'afficher sa millième photo : une vue ahurissante, à découvrir en tapant **la-salevienne.org**.

Jacques Chaffard de La Celle qui possède dans sa collection privée des clichés de son oncle Charles Brand, éditeur de cartes postales, a généreusement accepté, – et nous l'en remercions vivement ici – que des membres de La Salévienne scannent ces documents inestimables. Pour l'heure, Jean-Louis Sartre a numérisé des plaques de verre dont certaines représentent des paysages et des situations locales, d'autres la guerre de 14-18 dans les tranchées. Dominique Miffon a scanné des diapositives figurant des portraits de gens du coin, des fêtes locales (pèlerinage de la Salette) principalement de Neydens et Feigères. Autant de documents à valeur ethnographique. D'autres plaques seraient encore à numériser. Les bénévoles compétents peuvent se faire connaître.

Jean-Pierre Chauvet, avec la complicité de Michel Brand, a reproduit un album de photos essentiellement du Salève provenant d'une famille de Veyrier et communiqué par M. Duriaux à qui nous exprimons tous nos remerciements.

L'église de Dingy-en-Vuache : patrimoine et bulldozer

L'église de Dingy-en-Vuache fut désaffectée à partir de la Révolution. Elle se trouvait depuis longtemps en mauvais état, un incendie avait abîmé une partie du presbytère et les paroissiens ne voulaient pas payer les réparations. De toute façon la paroisse avait un territoire découpé d'une façon absurde, certains hameaux se localisant juste à côté de Vulbens, les autres juste à côté de Valleiry, et une vaste colline inhabitée occupait le centre.

Les locaux furent donc vendus et jusqu'aux années 1970 l'ancienne nef servit d'étable, l'odeur du fumier remplaçant celle de l'encens. Néanmoins pendant la première moitié du XIX^e siècle on continua de faire des inhumations autour du bâtiment. La charmante Marie Comestaz racontait avec son très fort accent que vers 1900 sa grand-mère affirmait y avoir les dépouilles de ses tantes. En 1938 le chœur fut remplacé par une fosse à purin et on découvrit la tombe d'un prêtre avec sa soutane noire.

Aujourd'hui il reste un beau portail ogival avec la date de 1554 (quoiqu'abîmé au marteau piqueur par l'ancien propriétaire), un arc et une fenêtre obturée. Il est probable que le sous-sol contient non seulement des corps inhumés là, mais aussi des vestiges anciens comme c'est le cas dans beaucoup d'églises du canton de Genève dont nous avons parlé dans le Bénon.

Tout sera prochainement rasé au bulldozer pour construire un immeuble, et ceci dans l'indifférence absolue de la population et du Conseil municipal. Comme si les gens avaient peur de la culture. Comme si être cultivé devenait une maladie. Comme si les gens avaient honte d'eux-mêmes, des souffrances de la vie paysanne d'autrefois, honte d'être très peu restés à l'école, honte d'avoir été méprisés par la ville dominante.

Mais peut-on vivre dans l'absence de toute transcendance ? La vie se résumerait donc à consommer, au nouveau modèle de moulin à légumes, à la nouvelle tondeuse à gazon ? Mais ce n'est pas une vie que cela !

Je pense à ces femmes heureuses qui amenaient leurs bébés se faire baptiser à l'église, j'imagine la joie des épousailles, j'éprouve de la sympathie pour ces paroissiens qui priaient pour la guérison d'un proche, pour le succès d'une récolte espérée. Hélas, le bulldozer va écraser les tendres murmures des fantômes que nous avons chéris.

Ph. Duret

Dès que La Salévienne a eu connaissance du projet immobilier concernant l'église de Dingy, elle a prévenu le service archéologique départemental, qui a de son côté alerté la DRAC... mais il était trop tard, malgré la mobilisation de Philippe Duret, soutenu par Dominique Miffon ; d'où l'importance et l'urgence de faire un inventaire du patrimoine pour sensibiliser les élus et protéger ce qui mérite de l'être. Par l'ignorance de son histoire, la municipalité de Frangy va raser le dernier grenier à sel de la Haute-Savoie... Et combien d'autres bâtiments qui font l'âme de ce pays ont-ils déjà disparu ? N'oublions pas : sans l'intervention des sociétés d'histoire ou des associations du patrimoine, nombre de bâtiments qui font aujourd'hui la fierté de nos offices de tourisme auraient disparu : les vieilles prisons d'Annecy, la Chapelle Saint-Bon à Thonon, le Vieux-La-Roche, la basilique d'Aime, etc.

Claude Mégevand

À la recherche du Trou des Allemands au Salève

Vers 1945-48 un groupe de prisonniers allemands aurait creusé un trou vers la table d'orientation au sommet du Grand Salève, plus précisément sur les parcelles 498 et 532 de la commune de Monnetier-Mornex. Ces informations ont été fournies par la fille de Gustave Mégevand, l'ancien propriétaire du restaurant « La Table d'Orientation ». Merci de nous aider à en savoir plus sur cette mystérieuse cavité (histoire, localisation, objectif...). Contacter A. Collin (04 50 39 61 62) ou G. Lepère (06 99 62 49 50).

Carnet

La Salévienne a le regret de vous annoncer les décès de :

Madame Geneviève Paris de Cranves-Sales, membre depuis plusieurs années.

Monsieur Michel Rambosson de Cruseilles, fidèle Salévien durant de nombreuses années avant que la maladie nous prive de sa participation active. Il était particulièrement féru des questions religieuses, mais aussi de sa commune d'origine, Feigères.

Nous présentons aux familles éprouvées ses sincères condoléances.

BIBLIOTHÈQUE

ACHATS

- **La batellerie dans le pays de Seyssel par Patrimoine du Pays de Seyssel**. 67 p., nombreuses illustrations.

- **Raconte-moi Sallenôve et la guerre de 1914** par l'association Loz'amis d'Sallanûve, 252 p., avec notamment le journal de guerre tenu par un instituteur en retraite.

- **Histoire des transports publics dans le canton de Genève**. Volume 2 : Le XX^e siècle 1^{re} partie par Gilbert Ploujoux, 427 p. Monumental ouvrage très illustré.

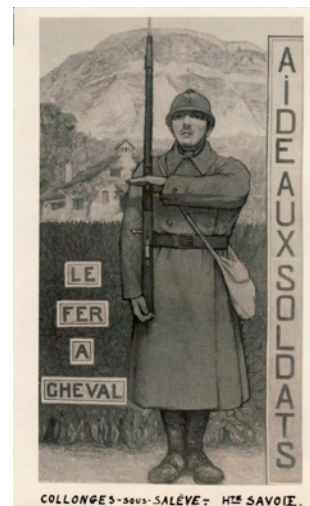
DONS

- Une copie réalisée par Pascal Ducrot d'un manuscrit intitulé : « **Notes proposées pour le supplément du Dictionnaire savoyard** (De Constantin et Désormaux) par M. l'abbé Gavard, professeur de rhétorique au collège d'Evian, 1903, ainsi que la révision (datée de 1908-09) de ses notes de 1803. Don de Paysalp.

- **CPOAC 1924-1995 l'affaire d'une vie**. Ouvrage collectif préfacé par Paul Guichonnet qui relate la vie de la Compagnie parisienne d'outillage à air comprimé qui est venue s'installer à Bonneville en 1962 et qui, selon Paul Guichonnet, a fait « entrer Bonneville dans l'ère industrielle nationale, puis internationale. » 2009, 276 p. Offert par André Garcon à Paysalp qui en a rétrocédé aimablement un exemplaire à la bibliothèque de La Salévienne. En vente chez l'auteur pour le prix de 32 €. garcon.andre0944@orange.fr.

- **Les archives de la fruitière de Malchamp**. Don de M. et M^{me} Saxod par l'intermédiaire de Jean-Pierre Maulini.

- **Les archives de l'ouvroir de Collonges-sous-Salève tenu par Renée et François Franzoni** avec l'aide de bénévoles. Don de Luc Franzoni. Cet ouvroir a été ouvert dès le début de la guerre de 39-45 pour apporter un soutien aux prisonniers et aux soldats : Envoi de colis, confection de vêtements, etc.). Ces archives contiennent de nombreuses lettres de remerciement des bénéficiaires.



Carte postale - Archives de l'ouvroir de Collonges.

- **Été polaire 4** : un film en DVD réalisé par le D^r Roger Bretton sur une expédition franco-suisse au Groenland en 1958. Le film a été récompensé par un prix au festival de la montagne de Trente (Italie) : Meilleur film amateur participant pour la première fois au festival. Don de sa fille Christine Bretton, membre de La Salévienne.

- **Un ensemble de lettres patentes, d'édits, manifestes des États de Savoie...** de la période 1816 à 1826. Des fascicules du moniteur des communes de 1860 à 1866 (beaucoup de lacunes).

- **Pour Annecy et pour le monde : l'ordre de la Visitation (1610-2010).** Actes du colloque international d'Annecy (1^{er} – 3 juin 2010). Silvana Éditoriale Archives départementales de la Haute-Savoie, 2011, 387 p. Don des Archives départementales.

Merci aux généreux donateurs !

ÉCHANGES

- **Académie de Saint-Anselme, Bulletin Nouvelle édition XII.** 2012, 284 p. À noter parmi les articles : « Les martyrs de la Légion thébéenne : historique du Culte en Val d'Aoste ».

- **Processi per fede e sortilegi nelle valle d'Aosta des quattrocento.** Académie de Saint-Anselme, 623 p.

- **La Revue savoissienne de 2011.** 151^e année. À noter en particulier des articles sur Charles Félix, sur le traité de Paris de 1355 entre la Savoie et la France, la résidence des comtes de Genève au château de Clermont... Pour notre région, on notera notamment une nouvelle interprétation de l'inscription romaine de Présilly que nous avons découverte lors de la conférence sur le fanum. Elle concernait la protection d'une « adduction d'eau contre les détournements frauduleux » et l'auteur d'ajouter « nous n'avons pas d'autres exemples d'interdiction de ce type dans la cité de Vienne, ni en Gaule » ! Un autre article concerne l'église de Feigères et tout particulièrement une porte à arc ogival d'un clocher-mur qui pourrait être du XV^e siècle. 399 p.

CONFÉRENCES

L'Atlas Historique de la Savoie, 1792-1914

C'est un public nombreux et averti qui se pressait dans la salle communale de Vers ce samedi d'octobre 2012 pour s'informer d'un nouvel atlas qui sera publié prochainement par la Société savoissienne d'histoire et d'archéologie. Les deux jeunes auteurs de cet ouvrage, Romain Maréchal, professeur d'histoire et géographie en Savoie et Yannick Milleret, attaché de conservation du patrimoine en Savoie, nous ont fait découvrir leur travail qui a nécessité une base de données considérable, puisée entre autres dans les archives et dans d'autres documents déjà publiés, mais encore en explorant des travaux inédits, comme les nombreuses thèses et recherches effectuées sous l'égide de l'Université de Savoie. Cet ouvrage s'intitule « L'Atlas historique de la Savoie, 1792-1914 » et aura vocation à être un nouvel outil de référence pour tous ceux qui s'intéressent à notre territoire, succédant ainsi à l'atlas historique publié par le CNRS en 1979 et depuis épuisé. La Salévienne en avait acquis il y a quelque temps les cinq derniers exemplaires !

L'ouvrage couvre un large XIX^e siècle, depuis l'époque révolutionnaire jusqu'à la guerre de 14, pendant lequel l'histoire de la Savoie fut particulièrement dense, en terme de gouvernements successifs, mais qui n'ont en rien

altéré une vitalité, une dynamique qui lui étaient propres, comme les auteurs le démontrent. Le livre traite de thématiques très variées : la population, l'urbanisation, la politique, la religion, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les réseaux de communication, l'organisation territoriale, l'immigration, la sociabilité, l'alphabétisation...

L'ouvrage est conçu comme un objet visuel : les cartes sont autant de photographies d'une réalité toujours en mutation, saisie sous plusieurs facettes. Le grand angle permet d'élargir le champ optique lorsque le thème nécessite d'être appréhendé dans un espace qui dépasse le cadre géographique : ainsi le sujet des crétins et goitreux (pathologie consécutive à une carence en iode) est traité dans le cadre de l'arc alpin. À l'inverse, un zoom rapproché permet de découvrir d'étonnantes spécificités locales. Par exemple la transmission du savoir au sein de la cellule familiale dans le Faucigny, zone rurale et montagnaise, pauvre par définition.

L'ouvrage met encore en relief d'étonnants paradoxes qui font voler en éclats les clichés réducteurs : dans ce territoire fortement structuré par l'Église, maillé par les congrégations religieuses, le Savoyard garde sa liberté citoyenne, comme en témoignent les cartes des votations !

À travers la pluralité des sujets étudiés, une constante se dégage : l'opiniâtre ténacité de ce peuple savoyard qui vit en symbiose avec ses

ressources locales, dans une constante dynamique évolutive. Qui adopte de nouveaux modèles économiques pour assurer ses propres mutations en profondeur, qui s'inscrit lui-même naturellement dans tous les courants d'évolution et de modernisation et qui a su architecturer son territoire comme une plate-forme européenne.

Cet atlas historique est en instance de publication et des exemplaires seront en vente à La Salévienne.

Carouge, de sa naissance à sa renaissance (1762-1962)

Ce 26 octobre 2012, La Salévienne avait invité le public à Saint-Julien pour une conférence donnée par Jean-Luc Daval, historien d'art, Carougeois de naissance et de cœur, et intitulée : *Carouge, de sa naissance à sa renaissance (1762-1962), et ce que Saint-Julien lui doit...*

Le propos du conférencier était de nous offrir une visite guidée de cette ville sarde à travers sa récente histoire. Carouge n'était qu'un modeste village jusqu'au traité de Turin de 1754. À partir de là, le bourg se développe rapidement : 24 maisons en 1754, 87 en 1765. En 1780, le roi Charles Emmanuel III, despote éclairé, décide de faire de Carouge le centre d'une province (au détriment de Saint-Julien). Il s'agit pour lui d'affermir ses états d'au-delà des Monts, mais aussi d'asphyxier Genève en prenant lui-même le contrôle économique de la région.

Des notables de Saint-Julien vont s'installer dans la nouvelle cité : ainsi le curé de Thairy, le sieur Jaquemard, alors propriétaire de ce qu'on appelle la maison David aujourd'hui à Chabloux, vont tous deux construire à Carouge. Leurs deux maisons existent encore aujourd'hui...

Différents architectes délégués par les autorités sardes se succéderont pour dresser les plans d'un urbanisme maîtrisé, moderne et harmonieux sous tous ses aspects.

Le plan Garella de 1772 invente une ville sans remparts, sur une surface octogonale qui se veut égalitaire, directement ouverte sur la campagne, avec des places pour les marchés et les foires que le souverain octroiera à la cité. Ce plan sera cependant refusé. Plusieurs plans se succèdent dont celui de Manera (1779), où la rue Ancienne, antique voie romaine, sert d'épine dorsale au développement de la ville. C'est ce même Manera qui construira à Saint-Julien le pont qui porte encore son nom à l'extrémité de l'ancienne route de Lyon.

Le plan Giardino (1787) aménage le Rondeau, tel qu'on le connaît encore...

Ces multiples plans directeurs recouvrent cependant une même volonté : l'urbanisme s'organise autour des axes de circulation qui forment un quadrillage régulier d'îlots d'habitation sans hiérarchisation, favorisant ainsi une urbanité égalitaire. La maison regroupe toute l'activité familiale : boutique en rez-de-chaussée, logement à l'étage, jardin à l'arrière. Les maisons locatives sont conçues sur le mode piémontais : escaliers et galeries extérieurs desservent les appartements sans perte d'espace.

Selon le gabarit imposé en 1787 par l'intendant Foassa-Friot qui édicte aussi une certaine largeur pour les rues, les façades, coté rue, s'enchainent les unes aux autres, alternant les portes arrondies des échoppes, celles rectangulaires pour l'accès au jardin, soudées les unes aux autres par une corniche à même hauteur. Pas de toit débordant, pour économiser le bois. Les maisons sont construites en galets, matériau abondant sur les rives de l'Arve. Les places assurent la sociabilité de l'espace urbain.

Le canal permettra l'assèchement des marais de toute la région comprise entre Veyrier et Troinex et autorisera, non seulement l'installation d'activités industrielles grâce à la force hydraulique, telles les tanneries, mais encore l'hygiène dans les maisons avec l'eau à domicile.

À propos de Carouge on peut encore évoquer les mails plantés de platanes, la lumière surtout qui baigne l'atmosphère. Mais aussi l'effervescence de cette nouvelle ville qui bénéficie des libertés de commerce et de culte et qui organise sa vitalité dans un ensemble architectural à dimension humaine et harmonieuse.

Le XX^e siècle voit un tel accroissement de population que la commune inscrit en périphérie immédiate la construction du quartier des Tours, en s'inspirant de la ville ancienne. Ville ancienne qui a bien vieilli puisque les progressistes dénoncent un rassemblement de taudis voué, semble-t-il, à la destruction. C'est par référendum qu'en 1962, la population se prononcera pour la préservation de ce patrimoine si particulier et optera pour la réhabilitation du centre-ville. On assiste alors à la renaissance de la vieille cité sarde qui a su préserver tous ses charmes.

Jean-Luc Daval, se référant à cet exemple éloquent que représente Carouge, conclut en ces termes : « Faire de l'urbanisme, c'est projeter une certaine idée de l'homme et de la nature. »

Des ermites autour de la ville de Calvin

Conférence donnée par madame Santschi à Vulbens le 10 novembre 2012. *C'est un sujet hautement improbable qu'a traité M^{me} Santschi devant une assemblée nombreuse de Saléviens. Qui aurait imaginé que l'on puisse trouver des archives suffisantes pour écrire un ouvrage de plus de 300 pages sur les ermites de Suisse romande, de Savoie, de Bresse et du Bugey ? C'est un travail de 30 ans de recherche qui aboutit avec l'exactitude et la précision habituelle de la conférencière. Un vrai travail de bénédictin !* (L'ouvrage est en vente à la Salévienne au prix de 35€).

Le mot *ermite* vient du grec « eremos », un endroit inhabité, abandonné, quelqu'un de seul. L'article 603 du droit canonique dit que les ermites vouent leur vie à louer Dieu, au salut, à la prière et la pénitence dans le retrait du monde, le silence et la solitude. Mais ceci c'est la théorie, dans la réalité il en est tout autrement.

L'ermite est contrôlé par la hiérarchie religieuse qui juge cette vie provocante. Le pouvoir civil n'est guère plus rassuré par ces rebelles. Par contre la population était attirée par eux.

À Genève, une recluse vivait près de la porte de Saint-Léger. Elle recevait une pension en pain et en vin et un vêtement blanc de la part de la cathédrale. Celle-ci s'occupait du recrutement. Une veuve fut recalée pour raison de santé. Jaquemette Feterne fut admise en 1488 ; elle devait prier pour les péchés des chanoines. La chapelle fut détruite en 1531.

L'ermitage du Pont d'Arve, à Genève, se trouvait sur une artère fréquentée et recevait beaucoup de dons. La chapelle fut fondée en 1446. On connaît un ermite en 1457. Les communes fournissent l'habit.

Un autre se trouvait aux Voirons. En 1451 on y construisit une chapelle en conséquence d'un vœu de Louis de Langins à la suite d'un exorcisme contre les démons qui hantaient ces lieux.

L'ermitage recevait beaucoup d'aristocrates fatigués des plaisirs du monde. Il fut détruit en 1536 par les Bernois.

L'ermitage du Salève est connu par une visite de 1471. Il se trouvait vers Bossey. L'Église accordait des indulgences aux donateurs. Les jours de fêtes on s'y amusait beaucoup. Un moine juriste fut autorisé à le construire et y habiter. Vers 1480 un autre ermitage est signalé dans un lieu impossible à identifier, du côté d'Archamps ou Collonges. En 1530 un ermitage est signalé vers l'emplacement du château du

Salève. En 1567 la chapelle fut vendue par les paroissiens de Monnetier à F.-P. de Genève-Lullin qui y construira son château.

Un « ermitage » très différent est celui que le duc de Savoie Amédée VIII habita à Ripaille. Il tenait plus de la belle résidence secondaire que d'un cabanon ! En 1434 le duc s'y retira avec six chevaliers. De là il continua de diriger ses États. En 1439 il délaissa cette vie car il fut élu pape.

Les religieux vagants. En 1498 deux ermites sont arrêtés et interrogés à Genève. Le premier vient de Franche-Comté. Il a 48 ans, se dit tisserand et aurait pris l'habit religieux douze ans auparavant. Or il ne sait ni lire, ni parler latin. Bizarre, bizarre... Il a beaucoup voyagé : Naples, Rome, Lyon, Saint-Claude... Son compagnon qui vend des marchandises est originaire de Provence, lui a parcouru l'Espagne (Compostelle) et l'Italie. On lui retire son habit pour l'empêcher de demander l'aumône. Tous les deux sont expulsés, sans avoir été torturés. Le doute leur profite.

Ce genre de situation rendait méfiante la « high society ».

Les ermites étaient souvent des personnes instables que l'ascèse avait rendu un peu marginaux. Les premières générations de protestants s'en méfiaient et les expulsaient. En 1621, Raymond Spinasse, par exemple, fut expulsé pour avoir blasphémé et battu son hôtesse.

Quelques-uns purent revenir ; on en vit même devenir pasteurs. En 1628 un capucin de Lucerne abjure. En 1705 il en va de même pour un ermite angoumois. Idem pour un capucin de Carpentras en 1615 ; il devient pasteur et écrit des livres. En 1640 Jean Louis de Rouvray abjure. Il est adoré par ses paroissiens d'Yverdon. On le retrouve en 1646 pasteur à Berne. Puis il retourne au catholicisme, devient professeur de théologie et rédige des pamphlets anti-calvinistes.

Mais même ces nouveaux convertis suscitaient la méfiance des décideurs. Et comme il fallait les entretenir, ils coûtaient cher. Beaucoup furent expulsés.

Le mouvement érémitique reprit avec le retour du catholicisme et François de Sales. Deux ermites sont installés vers 1615 aux Voirons. On leur demande de contribuer à la reconquête de Genève. Ils devaient jeûner le vendredi et le lundi, faire des veillées de prière, s'abstenir de viande et se mortifier. On contrôlait même la qualité de leur pain et de leur vin. Leur présence provoqua la colère des Genevois car ils quêtaient aux portes de la ville. Les habitants montaient vers leur ermitage le samedi et le

dimanche. Une vogue s'y tenait où l'on faisait bombance.

Finalement, tant qu'ils conservaient certaines apparences (ne pas recevoir leurs copines), les ermites n'étaient pas si isolés que cela et menaient une vie presque douillette d'employés municipaux.

Ph. Duret

Malchamp et la famille Regard

Ils étaient réunis à trois conférenciers ce samedi 1^{er} décembre, dans la salle communale de Feigères pour faire partager à un nombreux auditoire, leur intérêt particulier pour la famille Regard, originaire de Malchamp.

Malchamp, hameau modeste de la commune de Feigères, se distingue dans l'histoire locale, pour avoir abrité dès le milieu du XIX^e siècle une petite communauté protestante. Le fait est à peine croyable tant les fractures religieuses et politiques causées par la Réforme et la Contre-Réforme furent irrémissibles sur le territoire de l'ancien comté genevois. Et pourtant... Claude Mégevand, président de La Salévienne nous contait comment, vers 1855, un instituteur de Chevrier nommé Jaquet fut révoqué et emprisonné à cause de son prosélytisme anti vierge Marie au temps du dogme de l'Immaculée Conception. Il tenta de prêcher le culte protestant entre Salève et Vuache. Un cordonnier de Malchamp, Quentin Regard, fut sensible à ses arguments et convertit sa famille à la doctrine calviniste, doctrine honnie sur ce territoire alors sarde et farouchement catholique. Quelques années plus tard, sous le pouvoir français, le curé de Feigères se démènera comme un beau diable pour faire interdire cette pratique qu'il jugeait intolérable. Il alertera toutes les autorités politiques et religieuses, mais en vain : quatre familles de ce hameau, qu'il qualifie de *Malus Campus* (mauvais champ, Malchamp), continueront à se réunir chaque dimanche dans la maison d'un dénommé Antoine Portier pour pratiquer leur culte. Les mœurs avaient évolué vers une meilleure tolérance religieuse ; cependant, ultime coup d'épée de ces anciennes guerres, les autorités veilleront à ce que cette communauté ne soit pas rattachée à Genève, Rome protestante. Elle dépendra du consistoire de Mens (Isère). C'est certainement en réaction au protestantisme de la vingtaine d'habitants de Malchamp que le curé érigea la chapelle Notre-Dame-de-la-Salette.

Gérard Lepère, cartophile passionné, braquait les projecteurs sur Gédéon Regard, descendant de Quentin, qui accomplit un inestimable travail photographique. Portraitiste talentueux, 4 000 plaques de verre de ses clichés ont été préservées de la destruction et sont l'objet actuellement de retirages exceptionnels par les soins du photographe genevois Cyril Girardet. Gédéon Regard a aussi édité, des années 1910 jusqu'à sa mort par la grippe espagnole en 1918, plusieurs centaines de cartes postales qui sont autant de témoignages de nos villages à son époque. Gérard Lepère poursuit avec l'aide de nombreux amateurs, le travail de recherche et d'inventaire.

C'est à Noémi Regard, sœur de Gédéon, que Rémi Mogenet vouait avec un talent oratoire digne d'un conteur, une belle page d'histoire. Faucignerand, homme de lettres – on lui doit des recueils de poésie ou d'aphorismes, de scénarios de films ou de textes de spectacles et d'essais historiques et littéraires –, enseignant, il a également participé à la fondation des éditions Le Tour, dirigées par son père Marc Mogenet.

Il n'est donc pas étonnant que le conférencier aux talents multiples ait été sensible à la personnalité de Noémi (1873-1952), institutrice dans nos petits villages savoyards, qui s'est intéressée vivement à la pédagogie pour nourrir sa vocation et enrichir son enseignement. « Nourrie de la pensée de Jean-Jacques Rousseau, elle voulait rendre l'enseignement pleinement vivant, en l'enracinant dans le sentiment du juste et du vrai, tel qu'il se développe spontanément dans la conscience de l'élève ».

Un échange de lettres de Noémi Regard avec un catholique nouvellement converti a fait l'objet d'une publication, préfacée en son temps par Georges Goyau (1869-1939, historien et essayiste, spécialiste de l'histoire religieuse). Dans cet imprimé, comme nous le livre le conférencier, Noémi, émule de Rousseau, « affirme l'identité de Dieu avec l'âme de la nature : elle décrit avec poésie les saisons qui passent et voit dans les rythmes cosmiques l'expression de la volonté divine ».

Rémi Mogenet apprécie beaucoup les écrivains savoyards d'autrefois, « surtout s'ils ont des idées un peu mystiques et un peu étranges, et qu'ils ont été plutôt oubliés ». Il confiait en aparté, et cela nous tiendra lieu de conclusion : « Noémi Regard mérite notre attention, je l'aime bien, c'était une de ces personnes obscures qui sanctifient un petit lieu et les gens qui y ont vécu ».

Les toponymes hérités de la chartreuse de Pomier : une illustration d'un héritage de l'histoire

Près de 70 personnes sont venus à la maison du Salève, ce 15 décembre pour écouter notre président parler de toponymie héritée de six siècles de présence de la chartreuse de Pomier sur la commune de Présilly et sur les communes environnantes. En introduction, Claude Mégevand a voulu sensibiliser l'auditoire sur l'intérêt et l'importance de la toponymie et en particulier la micro toponymie. Chaque champ, pré, bois, ruisseau, chemin avait un nom qui signifiait tantôt une description du territoire, tantôt une activité économique, un propriétaire etc. Souvent l'étymologie de ces noms est d'origine franco-provençale. Une partie des noms a été conservée par les cadastres successifs. Parfois leur transcription s'est éloignée de la situation d'origine (par exemple la Selle pour la Celle (cellier) sur la commune de Neydens. D'autres fois les noms ont « migré » sur les feuilles cadastrales et ont perdu de leur signification historique. Pour le conférencier qui a fait le recensement des toponymes de son village natal, nous sommes en train de perdre nombre de toponymes, souvent connus à l'oral par les seuls paysans ou quelques chasseurs. Il est urgent de procéder par enquête à ce recensement. Les archives doivent nous permettre aussi de retrouver des écritures des

noms de lieux proches de leur signification d'origine. À travers l'exemple de la chartreuse de Pomier, Claude Mégevand a recensé près de 50 noms de lieux, liés directement à l'implantation et à l'activité de la Chartreuse, à commencer par « Pomier » et la « chartreuse », parfois appelé à tort « l'Abbaye » ou le « Château » selon les époques. Nombre de noms de lieu évoquent l'activité agricole de la chartreuse (la grange des Bois, sur la grange, le pré Pomier, la Celle, le Warger (le verger) ou l'activité quasi industrielle (la Thuile, la Thuillière, le moulin de Pomier, le moulin de Cutafort, le Martinet, le bois du Four...), ainsi que l'activité religieuse (le chemin des Petites Croix, l'Oratoire, la grande Dîme...), mais encore les caractéristiques liées à toutes les chartreuses (le grand Cloître, le petit Cloître, l'Obédience, la Courrierie ou Quory, Notre-Dame de Pomier, le Convers, etc.). La présentation était agrémentée de cartes anciennes qui inscrivait en relief la Chartreuse de Pomier dans la géographie locale. Alors que les communes importantes actuelles, comme Saint-Julien, n'étaient pas mentionnées sur les cartes, la chartreuse de Pomier était un vrai repère sur les cartes du 16^e au 18^e siècles.

Cette conférence a été suivie par la présentation officielle du nouveau livre de Dominique Ernst sur les légendes et histoires du Salève (voir rubrique publications).

CARNETS D'HISTOIRE

La création des paroisses rurales dans le diocèse de Genève

Depuis une trentaine d'années, l'archéologie chamboule nos connaissances sur les paroisses au début du Moyen Âge. Distinguons quatre points : 1) l'arrivée du christianisme, 2) l'ancienneté de l'église en tant que bâtiment, 3) la fondation de la paroisse, 4) la création de ses limites territoriales.

1) Une christianisation précoce

À la fin de l'Empire romain (V^e s.) il n'y a ni « décadence », ni diminution de la population, ni effondrement économique, ni désertion des « villages », ni retour important des forêts. Le territoire genevois reste peuplé. À la fin du III^e s. Genève est détachée du territoire viennois pour devenir une nouvelle cité. Le christianisme arrive vite, par l'Italie ou la vallée du Rhône. À Genève il y a dès 350 un oratoire chrétien installé dans une résidence

aristocratique ; vers 380 on construit une église avec son baptistère. Fin IV^e s. il y existe deux églises : l'une sert aux offices réguliers tandis que dans l'autre on vénère les reliques ou la tombe d'une sainte personne. Le premier évêque connu, Isaac, aurait vécu vers 400. À partir de 443 les rois romano-burgondes choisissent Genève comme capitale et stimulent la construction. Quant aux campagnes, leur christianisation est antérieure au VII^e s.

2) Avant le VIII^e s. des bâtiments centrés sur le culte des saints

Aux IV^e et V^e siècle, le culte chrétien est centré sur les tombes des saints et non sur une activité paroissiale. Les saints constituent un pont entre le Ciel et la Terre. Ils sont les ambassadeurs des hommes auprès de « Là-Haut » et en sens inverse, Ses yeux et Ses oreilles ici-bas. Les saints dans leurs tombeaux deviennent des amis intimes à qui on demande

protection. L'époque a besoin de douceur et de convivialité. Les fidèles prient les saints au jour anniversaire de leur décès. Ces fêtes deviennent plus importantes que leur propre anniversaire de naissance. Dans les repas funéraires on boit parfois beaucoup, il arrive que des sectes hérétiques investissent les nécropoles. Ces cultes funéraires se déroulent dans un cadre familial étouffant. Les notables locaux dirigent ces cérémonies pour acquérir du prestige. C'est un communautarisme à la fois oppressant et convivial basé sur les clans et le pouvoir des parrains locaux.

L'évêque – héritier d'un État romain dictatorial et bureaucratique – veut faire passer cette religiosité sous son contrôle. Les aristocrates résistent à ce totalitarisme étatique. Il y a donc une rivalité entre les aristocrates et l'évêque, bien qu'ils appartiennent tous à la même classe sociale privilégiée.

Distinguons quatre catégories de bâtiments de culte en Genevois avant le VIII^e s. À vrai dire les fouilles ne permettent pas toujours de ranger une construction dans telle ou telle rubrique.

- Première catégorie, les « églises » ayant un lien avec des reliques de martyrs, ermites, saints personnages. Ce sont les églises dites *funéraires*. À Céligny une chapelle avec une tombe est adossée à une ancienne villa ; lui succède une église en bois des VI^e ou VII^e s. ; il y a des tombes dans la nef, mais pas dans le chœur. Au Grand-Sacconex un mausolée du V^e ou VI^e s. renfermait quatre tombes ; aux VI^e ou VII^e s une église est bâtie.

- Deuxième catégorie, les nécropoles (Sézegnin, Confignon, Vuillonex). Celles-ci s'étendent le long des voies à l'extérieur de la cité. Elles ont parfois une petite construction abritant une tombe particulièrement sainte. Les habitudes évoluent : alors que les païens n'ouvraient jamais de tombe, les chrétiens n'hésitent pas à y réunir les os d'une famille. Ils ne déposent plus d'objets pouvant servir au défunt dans sa vie future.

À Sézegnin on a découvert 700 tombes des IV^e-VIII^e, avec une *memoria*, petite construction en bois dédiée à la mémoire d'un saint. À La Balme près de La Roche une nécropole contient des plaques avec des décors chrétiens des VI^e-VII^e s. Il y a de nombreux cimetières antiques avec des objets chrétiens, parfois ils ont un édifice comme à Monnetier-Mornex, Les Fins, Sales, Sciez...

Aux VIII^e-IX^e s. ces nécropoles disparaissent et les tombes se regroupent autour de l'église.

Cela semble montrer l'apparition d'un réseau paroissial.

- Troisième catégorie, les oratoires dans les demeures aisées. Les notables obligent leurs domestiques, esclaves et ouvriers agricoles à venir aux cérémonies. À Vandoeuvres à la fin du IV^e s. un oratoire chrétien est installé à l'arrière d'une riche maison, il contenait un autel.

Ces trois catégories de bâtiments religieux (églises funéraires, oratoires des nécropoles, oratoires dans les *villae*) étaient visitées certains jours, mais ne jouaient pas de rôle paroissial.

- Quatrième catégorie, les églises baptismales ou publiques. C'est ce qui ressemble le plus à ce que nous appelons une église paroissiale. Nous en connaissons peu. Vers 515 il y avait une « église » à Annemasse, mais nous ignorons son statut. À Viuz-Faverges, une basilique fut construite courant VI^e ou VII^e s ; elle ne semble pas avoir de fonction funéraire, mais son vocable (Saint Jean-Baptiste) laisse supposer qu'elle contenait une cuve servant à baptiser. À Saint-Julien un bâtiment antique abrite une tombe en bois. Le long d'un de ses murs une église est bâtie à la fin du V^e s. Elle contient plusieurs tombes dont une plus importante. L'église est abandonnée au VIII^e siècle. À Seyssel une grande basilique édiflée aux V^e-VI^e s. a abrité des tombes dont l'une paraît avoir une importance particulière. À Vandoeuvres une église succède au V^e s. au petit oratoire privé mentionné plus haut. On y a trouvé la trace d'une barrière en bois ce qui montre une séparation entre le chœur réservé au prêtre et la nef pour le public et les tombes. L'une de ces tombes avait été creusée dans un tronc d'arbre. Non loin les vestiges d'une maison en bois où habitait peut-être un prêtre. Il y avait aussi une petite construction servant peut-être de baptistère ; or qui dit « baptistère » dit baptême, donc activité paroissiale. D'ailleurs aux VI^e-VII^e s. des cabanes s'installent à proximité de ces édifices religieux.

3) La fondation de la paroisse et du village

Avant les VIII^e-IX^e s. le mot latin *parochia* a des sens variés : le territoire du diocèse, un groupe de fidèles, leur local, les droits paroissiaux. Peu à peu, selon des modalités et un rythme mal connus, les oratoires ou églises créés par les grands propriétaires font place à des églises publiques. En Genevois la première liste de paroisses ne date que de 1275. Selon M. de la Corbière, dans le diocèse de Genève la paroisse ne possède tous ses attributs classiques qu'à partir du XI^e s.

À Satigny dans une sépulture mérovingienne des VII^e-VIII^e s. (celle d'un prêtre ?) on a mis à jour un calice avec sa patène. Les fouilles de Vuillonx ont révélé la maison d'un prêtre à côté de l'église (IX^e s.). Les tombes autour de l'église du X^e s. ne forment pas un cimetière régulier. Il y avait eu une nécropole à 200 m au nord-est.

À Sézegnin une nécropole des IV^e-VIII^e s. est abandonnée au profit du nouveau cimetière paroissial. Le cimetière enveloppe l'église, formant un espace sacré.

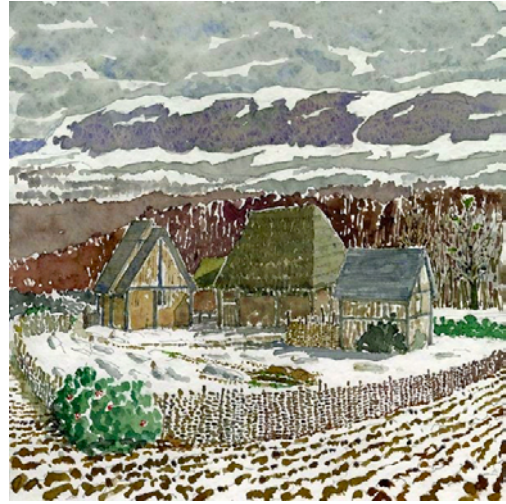
À Sevrier la paroisse est fondée vers 1032-1054 lorsque la nouvelle église est construite près du cimetière et du village par le seigneur qui lui donne des terres. À cette occasion l'évêque délimite la paroisse. À Meinier le processus est inverse, au XI^e s. un nouveau cimetière s'installe au sud de l'église.

Au Moyen Âge Vuillonx était le siège d'un doyenné, circonscription administrative et religieuse regroupant quelques paroisses. C'est probablement pourquoi le village avait deux églises en bois construites aux IX^e-X^e s.

Certains historiens ont tenté de dater la création des paroisses en répartissant leurs vocables en couches chronologiques. Par exemple on affirmait que les paroisses dédiées à saint Martin (mort en 397) dataient du V^e siècle. Par contre les paroisses consacrées à saint Jean-Baptiste seraient plus tardives, etc. À chaque époque correspondrait un saint à la mode dont le nom serait attribué aux paroisses nouvelles. Des savants comme Michel Roblin (1951) et Luc Bourgeois (1995) utilisèrent cette méthode. Toutefois M. Roblin notait que le culte de saint Pierre et saint Paul « s'est continué jusqu'à nos jours à travers tout le Moyen Âge » et que le culte de saint Georges « a persisté jusqu'à la fin du Moyen Âge ». Donc, impossible de s'en servir pour dater. Pour sa part, en 1982 Robert Fossier hésitait : cette méthode « est une des moins trompeuses, sans plus toutefois » car « la certitude est insuffisamment assise ». Le hic, nous explique E. Zadora Rio, c'est qu'en général les changements de vocables ne correspondent pas à l'introduction d'un culte moderne, mais puisent dans le vivier des saints traditionnels. Pierre, Martin et Notre-Dame ont connu « une vogue constante ». Même si les deux premiers sont souvent très anciens, ils ne sont « pas des marqueurs chronologiques ».

Dans la plupart des régions, cette méthode se révèle décevante.

Une autre « méthode » affirmait qu'au début du christianisme il existait de grandes paroisses primitives. Selon Pierre Imbart de la Tour « nombre de paroisses carolingiennes furent établies par le démembrement de la paroisse primitive ».



Aquarelle de G. Deuber. Représentation de l'église et de la chapelle en bois de Vuillonx au IX^e siècle. Vuillonx était le chef-lieu du décanat correspondant peu ou prou au territoire étudié par La Salévienne aujourd'hui.

L'abbé Maurice Chaume reprit la même idée. Pour lui, l'église-mère du bourg (aujourd'hui on dirait le chef-lieu du canton) aurait dirigé une sorte de « paroisse » primitive équivalente à une demi-douzaine de communes. Autour, des églises secondaires qui plus tard donnent naissance à de nouvelles paroisses. La mise en place des paroisses résulterait donc de démembrements en cascade. Un peu comme les cellules qui se multiplient par parthénogenèse. Cette théorie se basait sur la présence d'un même vocable dans plusieurs paroisses jointives (par ex. Saint Martin à Chevrier et Arcine). Mais ne s'agit-il pas d'un hasard ? Une coïncidence ou une théorie ne peuvent tenir lieu de preuves. Aucun document d'époque ne mentionne ce genre de scissiparité. En 2011 l'historien L. Bourgeois reconnaissait avoir « beaucoup pêché » sur la question des grandes paroisses primitives.

D'autres érudits essayèrent de dater la création des paroisses en se basant sur leur forme ou sur la nature de leur sol (fertile ou non). Mais E. Zadora-Rio observe en Touraine que les paramètres pédologiques ne peuvent servir à dater les paroisses. Par contre il semble que les paroisses les plus anciennes sont en moyenne les plus grandes.

Pour expliquer la généralisation des paroisses, certains historiens parlent d'une

révolution du peuplement. Avant les VII^e-IX^e s. il n'y avait pas de « village » au sens actuel du mot. L'habitat était formé de paquets de maisons sans statut juridique pour les unifier, « un habitat incertain et flou », des « demeures flexibles » (mouvantes), une « implantation désordonnée » pour reprendre les expressions de l'historien Robert Fossier. Comme les maisons étaient en bois, il fallait régulièrement les reconstruire et les groupes d'habitations se déplaçaient de quelques centaines de mètres.

À partir des VII^e-IX^e s. l'église, le cimetière, le château, la forge, le moulin, etc. aimantent et cimentent les habitants. Le pape contraint les fidèles à fréquenter la même église, à se faire inhumer au cimetière et à payer la dîme. On note une fréquentation accrue pour assister aux offices, recevoir les sacrements, inhumer les morts dans le cimetière paroissial. C'est la vraie naissance des villages que Robert Fossier qualifie d'*encellulement*. Certains bâtiments de culte deviennent des centres de paroisses et d'autres non. Il y a sélection, mise en ordre. La paroisse constitue le premier échelon administratif à l'échelle locale.

Si on se base sur les fouilles de Satigny et Vuillonex, il semble qu'en Genevois l'encellulement soit plus précoce qu'ailleurs.

4) La création tardive des limites paroissiales

Insistons sur le fait que ces territoires paroissiaux n'ont pas eu tout de suite de limites nettes. « Contrairement à ce qui a été longtemps admis, la formation des territoires paroissiaux ne remonte pas aux premiers temps de la christianisation, mais résulte d'une longue élaboration » ; « comme d'autres territoires, les paroisses apparaissent définies plus par leur centre que par leurs limites » (E. Zadora-Rio).

Les limites n'apparaissent que peu à peu, la différence entre le dedans et le dehors restant longtemps confuse. En Moyenne Garonne, « les éléments de définition de la paroisse territoriale n'existent pas avant 1113. [...] La multiplication des bornages, souvent ponctuels, aux XII^e et au XIII^e siècle, laisse penser que la fixation des contours paroissiaux est dans certains secteurs encore inaboutie ».

Dans la région du Vuache, je ne connais pas de limites paroissiales mentionnées avant 1730. Vers l'an mil, le premier document relatif à Vulbens ne mentionne pas la paroisse, mais un domaine aristocratique (*villa*) appartenant à un certain Odolric. De manière générale, avant le XI^e s. le mot *paroisse* est rarement cité pour citer

un lieu, on se sert d'autres mots comme *villa* ou *ficus* qui désignent de grandes propriétés.

Concluons.

- Pour dater la naissance d'une paroisse, l'étude des vocables et des limites paroissiales ne sert pas à grand' chose.

- L'archéologie est très utile, mais ne peut répondre à toutes les questions.

- Lorsque nous écrivons l'histoire d'une commune avec des chapitres sur la Préhistoire, les Gaulois et les Romains, nous oublions qu'à ces époques la commune et la paroisse n'existaient *pas*. Absurde. Voulons-nous ainsi ancrer nos institutions dans un passé lointain ? Dans quel but ? Au profit de qui ? Il s'agit pourtant d'une « continuité » imaginaire car nous avons davantage de points communs avec les Tunisiens qu'avec les Gallo-Romains.

Sources

Annales 1946, vol. 1.

B. Bertrand et L. Ripart, 2008 : *Terres et pouvoirs...*

L. Bourgeois : RACF t. 50, 2011.

P. Brown, *Le Culte des saints...*

C. Delaplace, *Les origines...*

M. de la Corbière, *La formation...*

G. Détraz, *Rev. Savoie*. 1988.

R. Fossier : *Enfance de l'Europe* 1982 t.1 p. 345 et colloque H. Capet 1987.

Genève 1978 p. 95

Histoire du diocèse d'Annecy, 1985.

Médiévales n° 49, 2005.

M. Roblin, *Le terroir...* p. 156, 166.

L. Steiner, *La continuité des nécropoles...*

J. Terrier : Genève 1998, Gallia n° 64, Patrimoine et architecture 03/99.

E. Zadora Rio : Petits Cahiers d'Anatole n° 8, Des paroisses de Touraine...

Ph. Duret

Figures genevoises :

Mary Shelley : la femme qui a écrit « Frankenstein »

Précisons d'emblée que, contrairement à ce qui est admis communément, « Frankenstein » est le nom de l'inventeur du monstre et non le nom du monstre lui-même. Dans le livre écrit par Mary Shelley, le monstre n'est jamais appelé que « le monstre ». Ce sont les spectateurs qui regardaient le film *Frankenstein* de 1931 qui ont cru que le titre s'appliquait au monstre et depuis, leur erreur est devenue la règle. Quand on dit « Frankenstein » aujourd'hui, c'est au monstre hideux qu'on se réfère.

Cette histoire, qui a connu un tel succès à l'écran, a été écrite à Genève et, à l'origine, le docteur Victor Frankenstein était censé être un professeur de la cité. On a cru longtemps que la plume du poète britannique Percy Bysshe Shelley était à l'origine du livre ; on a parfois attribué l'œuvre au célèbre et notoire poète anglais Lord Byron. Mais non ! En effet le livre a été écrit pendant l'été de 1816 à Coligny, près de Genève, par Mary, l'épouse de Shelley, âgée alors de 19 ans.

Depuis 1812 en Angleterre, le jeune, beau et riche poète romantique Shelley était devenu membre du cercle intellectuel qui gravitait autour de William Godwin, un philosophe radical, journaliste politique influent mais sans ressources. À la fin de cette année-là, Shelley rencontrait la fille de Godwin prénommée Mary. Elle avait 16 ans et lui 21 ; en 1813 ils partaient ensemble pour la France. Cet événement ne passa pas inaperçu : Shelley était déjà marié et, qui plus est, père d'un enfant. En apprenant la nouvelle, sa femme, enceinte de leur deuxième enfant, se suicida en se noyant dans le lac Serpentine dans Hyde Park en plein Londres. Évidemment, il n'y avait plus maintenant aucun obstacle à leur union et en 1816, alors que Mary atteignait ses 19 ans, elle devenait la deuxième M^{me} Shelley. Le père de Mary exprima bien une certaine désapprobation, mais Shelley était riche et lui-même avait des dettes...

Mary Godwin était née à Londres le 30 août 1797. À cette époque, beaucoup de femmes mouraient de la fièvre puerpérale à la suite de leur accouchement ; ce fut le sort de la mère de Mary. De son vivant, cette femme s'était beaucoup engagée et avait été une ardente porte-parole du mouvement des droits des femmes. Mary avait 4 ans lorsque son père veuf se remaria avec sa voisine veuve, Mme Clairmont. Mary ne s'entendra jamais avec sa belle-mère, mais cette dame avait déjà une fille du même âge que Mary, qui s'appelait Jane — qui va jouer un rôle clé dans notre histoire.

En 1816 la Grande-Bretagne vient de sortir victorieuse de vingt-deux ans de guerres napoléoniennes, durant lesquelles la classe commerciale a fait fortune. C'est l'époque du

« Grand Tour », les jeunes gens riches pouvaient partir en voyage sur le continent européen, qui leur avait été longtemps interdit à cause de la guerre.

Ce ne fut pas le fait du hasard si Shelley, Mary Godwin et « Jane » Clairmont se retrouvèrent au courant du mois de mars 1816 avec l'infâme Lord Byron, à l'Hôtel d'Angleterre à Genève. La belle et intelligente Jane Clairmont, pensant que le prénom « Jane » manquait un peu d'éclat, avait décidé de s'appeler désormais « Claire » Clairmont. Avant leur départ de Londres, elle s'était jetée dans les bras de Byron et elle était alors déjà enceinte de sa fille.

C'est elle qui avait arrangé la rencontre à Genève et elle qui continuait d'offrir ses charmes à Byron, qui allait rapidement se fatiguer d'elle. Personne en Europe n'ignorait que Lord Byron était en « état de disgrâce », à la suite des histoires de mauvaise humeur et violence envers sa femme et du fait de l'inceste avec sa demi-sœur. Il avait dû fuir Londres, mais à Genève la foule se pressait en masse aux abords de l'hôtel pour apercevoir de près ou de loin le poète tristement célèbre. Pour le propriétaire de l'hôtel, c'était une bonne affaire. Mais après quelques semaines les Shelleys partirent s'installer dans la Villa Montalègre sur l'autre rive du lac de Genève, à Coligny. Peu de temps après, à la recherche d'un peu de tranquillité, Byron les suivait à son tour en louant la Villa Diodata avoisinante (qui existe encore aujourd'hui).

À la suite de l'éruption d'un énorme volcan en Indonésie, l'année 1816 est connue sous le nom de « L'année sans été ». Il faisait froid et la météo était particulièrement instable. Un soir au mois de juillet, il y eut un orage spectaculaire le long du Jura, pleinement visible depuis Coligny, avec des éclairs éblouissants et du tonnerre. Ce soir-là, assis sur la terrasse, Lord Byron lança à ses hôtes un défi — écrire une histoire de fantômes basée sur les contes de fées allemands.

Byron à l'époque était en train d'écrire le deuxième tome de son poème épique *Childe Harold* et se distraitait en lisant des histoires enfantines. Mary Shelley fut la seule de la compagnie à relever le défi. Deux ans plus tard,



Mary Shelley, 1820. Portrait par Samuel John Stump.

elle publierait *Frankenstein, ou le Prométhée moderne*.

Qu'est-ce qui a pu inspirer Mary ? Les conversations cet été là autour de la table de dîner tournaient autour du galvanisme et des expériences scientifiques où des cadavres de grenouilles, stimulés par des décharges électriques, se contractaient. Dans les éditions ultérieures de son livre, Mary Shelley a écrit qu'elle a aussi trouvé l'inspiration dans le rêve d'un « phantasme hideux » qui donnait des signes de vie « à travers un engin puissant ». La méthode utilisée par le Docteur Frankenstein pour donner vie à son monstre n'est jamais élucidée dans le livre. Dans tous les films réalisés sur le thème de *Frankenstein* on a employé un éclair pour lui donner souffle. D'ailleurs les vers écrits par Byron cet été là n'étaient pas très loin de ce même scénario.

À la fin du mois d'août 1816, Shelley et les deux femmes repartaient pour Londres où Claire Clairmont donnera naissance à une petite fille — Allegra Byron. Pour sa part, Mary Shelley trouvait une maison d'édition pour son manuscrit, dont la publication ferait un tabac. Sauf que personne ne pouvait croire qu'une jeune femme ait écrit un tel livre — même aujourd'hui le fait est encore difficilement accepté.

Selon l'histoire, Victor Frankenstein, jeune scientifique issu d'une famille aisée, fasciné par la recherche sur les états intermédiaires entre vie et mort, crée un être vivant en utilisant différents membres de cadavres. Ses expériences réussissent, mais le docteur se trouve dégoûté par le monstre qu'il a créé et il l'abandonne. Le monstre abominable est rejeté par tout le monde et, pour se venger de son créateur, annonce son intention de tuer tout l'entourage de Frankenstein si l'on ne lui fournit pas une partenaire. Au début, Frankenstein accepte de

créer un compagnon féminin pour le monstre, puis il décide que c'est une erreur et détruit son modèle. Le monstre est alors pris de folie meurtrière. À la manière de l'apprenti sorcier, Frankenstein a perdu le contrôle de sa créature et est incapable d'anticiper les conséquences de ses actions. Il sera puni pour ses actes par le monstre lui-même. Chose curieuse, le début et la fin du livre se passent dans l'Arctique !

C'était la première fois que ce thème récurrent en littérature — le pouvoir de l'homme sur la mort — était traité sous un angle scientifique et non comme un phénomène allié à la magie noire et au surnaturel.

En 1818, suite à la publication du livre, les Shelleys quittent l'Angleterre pour s'installer en Italie. Le couple aura trois enfants, dont seulement un garçon survivra à l'enfance. Le 28 juillet 1822, Shelley mourra noyé suite à une rafale violente qui a fait couler son bateau pendant qu'il traversait la baie de la Spezia près de Livorno. L'année suivante Mary reviendra en Angleterre pour s'occuper de l'éducation de son fils survivant. Elle a écrit d'autres livres mais aucun n'a rencontré le succès de son premier ouvrage.

Quant à Claire Clairmont, elle a vécu une vie itinérante comme gouvernante en Italie, Autriche, Russie, Allemagne, France et Angleterre et elle est morte à Florence en 1879, à l'âge de 80 ans — elle ne s'est jamais mariée. Et en ce qui concerne le Lord Byron, il a vécu en Italie jusqu'en avril 1823, lorsque le Comité grec de Londres le pria d'acheminer de l'argent et des vivres vers les Grecs luttant pour leur indépendance d'avec les Turcs. Un an plus tard, il attrapa la fièvre et mourut pathétiquement le 19 avril 1824 en Grèce. Il avait 36 ans.

John Fox

À LIRE, VOIR ET ENTENDRE

Publications savoyardes et genevoises

Hyacinthe Vulliez et Joëlle Vulliez-Matringe ont à nouveau conjugué leur art, haïku et peinture, dans ce magnifique album à découvrir : **Chut ! Il parle, le silence.**

Écouter le silence

Quand l'infini s'éveille sur les espaces du temps

Écouter le silence à tout instant qui passe

L'ouvrage est en vente à La Salévienne au prix de 15 euros.

☆☆☆

Chroniqueur assidu de notre histoire, Dominique Ernst nous révèle aujourd'hui la face secrète, mystérieuse d'un Salève qu'il fait émerger des brumes des temps anciens dans un ouvrage intitulé : **Le Salève. Ses histoires, ses légendes.**

Au fil des pages de ce livre, Dominique Ernst lève le voile sur un univers fascinant, peuplé de sarvants, de sorcières, de fées, de vouivres, de loups-garous et d'hommes-chiens... L'ombre dense de Gargantua assoiffé émerge du chaos originel, le roi Hérode et sa troupe de cavaliers fantômes hantent les lieux, le diable surgit au détour d'un chemin...

L'auteur exhume les croyances archaïques qui ont marqué les lieux : mégalithes celtiques, anneaux du déluge, dieux païens et moines capucins ou chartreux... Il révèle les traces de Rousseau, de Lamartine et de singuliers personnages, comme le pharmacien genevois Henri-Albert Gosse, qui put acheter une colline du Salève grâce à une momie, ou Assan Dina, l'homme du château des Avenières, spécialiste des sciences occultes, fasciné par les forces telluriques qui se dégagent de cette montagne à nulle autre pareille.

Un voyage fabuleux dans les ténèbres de l'histoire salévienne !

Le Salève. Ses histoires, ses légendes – Dominique Ernst. Éditions Slatkine. 55 euros. En vente à La Salévienne.

Musée du bâtiment

Samedi 20 octobre au 1, rue du commerce a été inauguré par M. Bardet, maire de Ville-la-Grand, le musée du bâtiment.

C'est Jean-Pierre Maulini, membre de La Salévienne, qui est à l'origine de ce projet. Depuis de nombreuses années, il collecte les anciens outils avec pour objectif la création d'un musée pour que puisse être sauvegardé ce patrimoine artisanal. Il a créé « Le cercle des compagnons du bâtiment », une association dont les membres ont été très actifs dans la réalisation de ce musée tant par le travail de restauration des vieux outils que par la mise en place.

Sur trois niveaux sont exposés un grand nombre d'outils de maçon, de tailleur de pierre, de charpentier, de menuisier...

C'est une belle promenade dans le passé qui pourra permettre aux jeunes de se rendre compte de l'évolution des différents métiers et aux anciens d'être satisfaits d'avoir un lieu où perdure leur savoir-faire.

Vous pourrez le visiter chaque dimanche matin, jour de marché.

Nadine Cusin

ANNECY

Maison du Diocèse - La Puya 4 avenue de la Visitation : Mgr Sauvage, un père du Concile Vatican II, évêque du diocèse d'Annecy de 1962 à 1983.

Cette exposition réalisée par la Bibliothèque de sciences religieuses d'Annecy, présente la vie quotidienne au Concile, l'œuvre accomplie et la réception du Concile dans le diocèse d'Annecy. Du 13 novembre 2012 au 4 mai 2013.

GENÈVE

Archives d'État, 1 rue de l'Hôtel de Ville : « Le scoutisme au fil du temps ». L'exposition retrace l'histoire du mouvement scout à Genève, fondé en 1912 par Louis Blondel, archéologue cantonal. Jusqu'au 3 mai 2013, du lundi au vendredi de 8 h à 17 h.

Musée Rath : Fascination du Liban – Soixante siècles d'histoire de religions, d'art et d'archéologie.

Lieu de passage et de commerce incontournable entre Orient et Occident, le Liban fascine par son histoire ancienne à la croisée des grandes civilisations de l'Antiquité. Grâce à une collaboration exceptionnelle avec le Musée national de Beyrouth, cette exposition dévoile une sélection de quelque 350 objets archéologiques et œuvres d'art, encore jamais exposés en Europe.

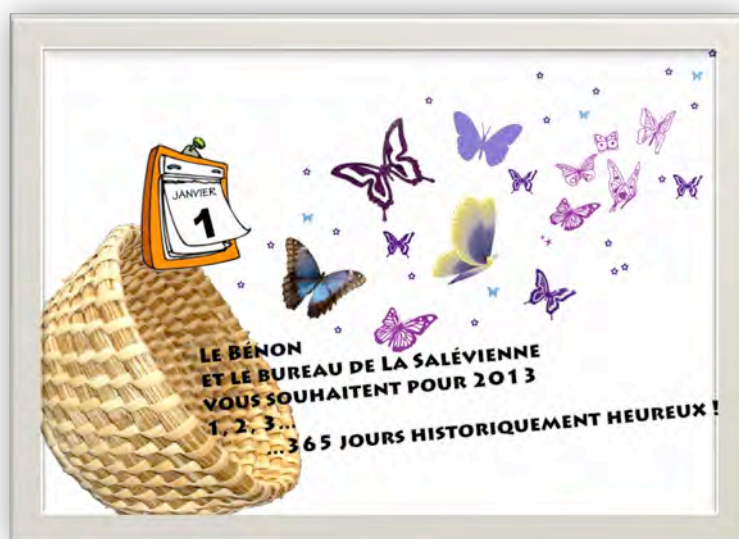
Des rites funéraires de l'âge du Bronze à la conquête arabe en passant par l'avènement du christianisme et de l'islam, la présentation explore les multiples facettes de la relation développée au fil du temps entre les Libanais, le Divin et l'Au-delà. Cet événement révèle la richesse des collections qui sont préservées au Liban : sarcophages monumentaux, mosaïques byzantines, stèles, statues votives, icônes ou encore manuscrits melkites. Jusqu'au 31 mars 2013.

Colloque sur le traité d'Utrecht

L'Académie Salésienne organise les 12 et 13 avril 2013 un colloque sur le traité d'Utrecht, traité qui permit à la famille de Savoie d'obtenir le titre de roi de Sicile. C'était il y a 300 ans. Pour plus de détails, voir le site de l'académie Salésienne.

SOMMAIRE

ACTUALITÉS DE LA SALÉVIENNE	1	L'Atlas Historique de la Savoie, 1792-1914	5
Agenda	1	Carouge, de sa naissance à sa renaissance	
Cotisation 2013.....	1	(1762-1962).....	6
Numérisation des publications de La		Des ermites autour de la ville de Calvin.....	7
Salévienne	1	Malchamp et la famille Regard.....	8
Appel à bénévoles.....	2	Les toponymes hérités de la chartreuse de	
Inventaire du patrimoine de Saint-Julien.....	2	Pomier : une illustration d'un héritage de	
Les Saléviens de Paris.....	2	l'histoire	9
Minutiers du notaire Devigny.....	2	CARNETS D'HISTOIRE.....	9
Notre patrimoine iconographique.....	2	La création des paroisses rurales dans le	
L'église de Dingy-en-Vuache : patrimoine et		diocèse de Genève	9
bulldozer.....	3	Figures genevoises : Mary Shelley : la femme	
À la recherche du Trou des Allemands au		qui a écrit « Frankenstein »	12
Salève	4	À LIRE, VOIR et ENTENDRE.....	14
Carnet.....	4	Publications savoyardes et genevoises	14
BIBLIOTHÈQUE.....	4	Musée du bâtiment.....	15
CONFÉRENCES.....	5	Expositions	15
		Colloque sur le traité d'Utrecht.....	15



RÉDACTION

Jean-Yves Bot, Nadine Cusin, François Déprez, Marielle Déprez, Philippe Duret, John Fox, Gérard Lepère, Claude Mégevand.

Responsable de la publication : Dominique Miffon.

Les articles sont publiés sous la responsabilité de leurs auteurs.

Pour tout renseignement ou adhésion, contacter :
LA SALÉVIENNE – 4, ancienne route d'Annecy - 74 160 SAINT-JULIEN-EN-GENEVOIS
 Téléphone : 04 50 52 25 59 — Fax : 04 50 35 63 16
 Courriels : la-salevienne@wanadoo.fr (président) — nadine.cusin@sfr.fr (administration)
 Site Internet : <http://www.la-salevienne.org>